

sion du mécanisme des maladies dégénératives telles que la maladie de Parkinson ou celle d'Alzheimer. Mais certains attendent aussi de ce laboratoire la possibilité de télécharger le contenu de ce cerveau, transformé en logiciel grâce à sa modélisation informatique, sur des matériaux inaltérables qui préserveraient ni plus ni moins que la conscience de son propriétaire, rendu par là-même immortel...

Dans les sociétés technologisées, l'hyperbole est toujours à la clef de l'annonce des performances des laboratoires qui ont besoin de financements importants. Ainsi, les limites du pouvoir des sciences et des techniques doivent être en quelque sorte structurellement abolies. Tout ce qui est techniquement réalisable sera réalisé, et rien n'est *a priori* impossible à l'inventivité humaine, surtout si elle n'est pas soumise à un principe de précaution ou aux impératifs moraux d'un autre âge.

On réalise combien l'emballement des promesses est désormais nécessaire aux politiques nationales de recherche, au détriment parfois du fonctionnement des équipes de chercheurs, exposées à être déqualifiées par les déceptions que, immanquablement, elles provoquent. À l'heure où l'on réclame à juste titre des scientifiques qu'ils assument leurs responsabilités, il serait temps d'examiner les logiques et les contraintes économicopolitiques qui les dépossèdent de plus en plus de l'initiative et qui instrumentalisent leurs résultats. Cette dépossession trouve une traduction dans l'imaginaire engendré par les découvertes ou les innovations techniques, tel que l'exploitent le cinéma, la science-fiction ou même certains courants culturels qui ont parfois l'oreille des décideurs politiques ou industriels.

Le transhumanisme, symptôme de crise

Le transhumanisme et l'annonce de l'avènement d'un posthumain font partie de ces courants. Le transhumanisme constitue le symptôme d'une mise en crise des idéaux modernistes. Avant de prédire l'émergence quasi mystique d'un « au-delà de l'humain », cette nébuleuse de croyances et de fantasmes, officiellement née en 1998 avec la *World Transhumanist Association*, affiche une ambition toute humaniste : celle de solliciter les technologies sous l'angle de leur prétention à « améliorer et prolonger la vie des individus et

de l'espèce humaine » (voir les statuts de *Technoprog* !, nom de l'Association française transhumaniste). Un rapport sur le programme américain dénommé NBIC (*Nanotechnology-Biotechnology-Information technology-Cognitive science*) et commandité par la *National Science Foundation* a donné le 14 en 2002 : « Ces technologies en convergence vont permettre l'unification des sciences et des techniques, le bien-être matériel et spirituel universel, l'interaction pacifique et mutuellement avantageuse des humains et des machines intelligentes, la disparition complète des obstacles à la communication généralisée, en particulier ceux qui résultent de la diversité des langues, l'accès à des sources d'énergie inépuisables, la fin des soucis liés à la dégradation de l'environnement. » Rien de moins !

L'AUTEUR



J.-M. BESNIER est professeur de philosophie à l'Université de Paris IV-Sorbonne et membre

du Centre de recherche en épistémologie appliquée (CREA, CNRS/École polytechnique), à Paris.

BIBLIOGRAPHIE

J.-M. Besnier, *Demain, les posthumains*, Pluriel, 2012.

J.-M. Besnier, *L'homme simplifié*, Fayard, 2012.

R. Kurzweil, *Humanité 2.0 : La bible du changement*, M21 Éditions, 2007.

M. More, *Principes extropiens 3.0*, 2003 : <http://editions-hache.com/essais/more/more1.html>

M. C. Roco et W. S. Bainbridge (éds.), *Converging Technologies for Improving Human Performance. Nanotechnology, Biotechnology, Information technology and Cognitive science*, NSF/DOC-sponsored report, National Science Foundation, juin 2002 (www.wtec.org/ConvergingTechnologies/1/NBIC_report.pdf).

Institut de la singularité : <http://singularity.org/>

Des courants de pensée disparates

Mais il serait vain de chercher une orthodoxie au sein de ce mouvement transhumaniste. Entre le Suédois Nick Bostrom (cofondateur, avec David Pearce, de l'Association mondiale du transhumanisme), l'Anglais Max More (à l'origine des « Extropiens ») et l'informaticien américain Ray Kurzweil (qui a été directeur de l'Institut de la singularité), l'absence d'accord est à peu près totale. Le premier annonce qu'il veut réaliser le bien-être et la perpétuation de l'humanité, le deuxième souhaite éliminer l'entropie de l'Univers qui nous voue à l'extinction, et le troisième veut préparer la venue d'un stade d'évolution technologique, la « singularité », qui rendra notre espèce obsolète...

Dans ces conditions, il est difficile de faire allégeance à quelque chose qui se nommerait « transhumanisme » et qui dessinerait les contours du posthumain : tantôt l'intention semble hyperhumaniste (perfectionner l'homme), tantôt elle paraît cynique (abandonner l'homme pour une autre espèce). Dans le premier cas, le posthumain ne serait guère plus que « l'homme augmenté » ; dans le second, il désignerait un être inédit, résultat de variations, de mutations puis de la sélection induites dans notre environnement par les manipulations technologiques.

L'imaginaire du transhumanisme se borne à extrapoler à partir des possibilités technologiques identifiables dans le présent, qu'elles relèvent des nanotechnologies,

des biotechnologies, des neurosciences ou de l'intelligence artificielle.

Ainsi, dans son livre de 1986, *Engines of Creation: The Coming Era of Nanotechnology*, l'ingénieur américain Eric Drexler annonce comme prochaine la réalisation de nanomachines capables de réparer l'ADN des cellules, de soigner les maladies et d'aider la vie à se répandre au-delà des limites de la Terre.

Dans *Humanité 2.0*, R. Kurzweil prévoit l'apparition dans quelques décennies d'une intelligence non biologique qui marquera la fin de la civilisation humaine. Dans sa *Lettre à mère Nature* (1999), M. More envisage de doter les humains d'un « métacerveau », réseau distribué de capteurs, de processeurs et d'intelligence, qui les propulsera dans une condition ultra-humaine...

S'il s'agit de donner figuration aux visions d'avenir du transhumanisme et à l'émergence du posthumain, on prend à témoin quelques technoprophètes champions en effets d'annonce. Par exemple le cybernéticien anglais Kevin Warwick, de l'Université de Reading, qui s'autoproclame « le premier cyborg » au monde bientôt capable, entre autres prouesses, de communiquer avec ses semblables par télépathie grâce à l'implantation dans leur corps d'émetteurs-récepteurs d'ondes électromagnétiques.

C'est cela le transhumanisme : l'annonce plus ou moins dramatisée qu'une transition se dessine sous nos yeux et qui appelle notre adhésion à ses promesses, sinon notre désir. Mais il serait exagéré de soutenir que ce mouvement encourage à la militance politique ou au complot sectaire, comme on l'a dit en se fondant sur la réputation du sociologue des religions et coauteur du rapport sur les NBIC, William Bainbridge. Les NBIC résument seulement – si l'on ose dire – les promesses qui, une fois réalisées, convergeront sur l'au-delà de l'humain : naissance calculée (grâce aux biotechnologies), souffrance conjurée (grâce aux neurosciences), vieillissement neutralisé (grâce à la nanomédecine), mort involontaire écartée (grâce au téléchargement de l'esprit), dépollution de l'environnement assurée (grâce à la biologie de synthèse)...

D'où vient cette impatience chez nos contemporains à se transformer au point

d'abdiquer la condition humaine ? Assurément pas de l'optimisme dont nous avons hérité du siècle des Lumières. L'épanouissement de l'humanité ne signifiait aucunement, à l'époque, qu'on abandonne le fil qui unit les générations, mais, au contraire, que l'on se berce de l'idéologie d'un progrès continu et irréversible. Quelque chose s'est produit qui expliquerait que la projection d'un horizon posthumain, hors histoire par conséquent, remplace aujourd'hui les lendemains qui chantent et l'idéal du bonheur pour tous, que les plus candides des transhumanistes continuent de revendiquer.

Le posthumain, substitut à l'humanité dont nous avons rêvé

Pour le dire sans ambages : les utopies posthumaines paraissent le revers des désillusions modernes. À une désaffection pour l'histoire (partagée par toutes les utopies), elles associent en définitive la croyance en une rédemption par les technologies, au sein desquelles l'humain n'a plus tout à fait sa place.

C'est en effet dans la rupture et l'arrachement de l'humanité à elle-même que consisterait désormais la seule issue. Les technologies que nous avons inventées et qui révèlent à présent des comportements autonomes rendraient possible cet arrachement prétendument salutaire. Il faut les laisser se développer et se confier aux objets intelligents qu'elles produisent. Nous leur avons délégué le soin de réaliser l'autonomie que nous nous promettons à nous-mêmes dans le contexte des idéologies révolutionnaires, à titre d'idéal émancipateur. Le posthumain qu'engendreront les technologies est ainsi présenté comme le substitut à l'humanité accomplie dont nous avons rêvé et que nous avons perdue en route.

Il est donc compréhensible que le transhumanisme s'impose, malgré la disparité de ses versions, à la fois comme le symptôme de la démesure moderniste et la tentative pour lui donner une issue. Être moderne, c'était en un premier temps « vouloir le perfectionnement indéfini », ce fut ensuite « vouloir l'augmentation des facultés innées », et c'est à présent « vouloir être relevé par les machines ».

Le ressort de la fascination pour les thèmes transhumanistes et posthumanistes

D'où vient cette impatience chez nos contemporains à se transformer au point d'abdiquer la condition humaine ? Assurément pas de l'optimisme dont nous avons hérité du siècle des Lumières.

Fragments de discours transhumanistes

Déclaration transhumaniste

(<http://humanityplus.org/>) :

« L'humanité sera dans le futur profondément marquée par la science et la technologie. Nous prévoyons la possibilité d'étendre le potentiel humain en surmontant le vieillissement, les défauts cognitifs, la souffrance involontaire et notre confinement à la planète Terre. [...] Nous reconnaissons que l'humanité est exposée à de graves risques, surtout d'une mauvaise utilisation de nouvelles technologies [...] Nous préconisons le bien-être de toute entité sensible, y compris les hu-

mans, les animaux non humains et tous futurs intellects artificiels, formes de vie modifiée ou autres intelligences auxquelles les avancées scientifiques et technologiques pourraient donner lieu [...] »

Principes extropiens 3.0

(M. More, www.maxmore.com/extprn3.htm) :

« Nous voyons les humains comme une étape de transition entre notre héritage animal et notre futur posthumain [...]. Nous n'acceptons pas les aspects indésirables de la condition humaine [...]. Les Extropiens affirment un environne-

mentalisme rationnel et non coercitif, destiné à soutenir et renforcer les conditions de notre épanouissement [...]. Nous coévoluerons avec les produits de nos esprits, [...] intégrant notre technologie intelligente à nous-mêmes dans une synthèse posthumaine [...]. »

Ray Kurzweil

(www.kurzweilai.net/) :

« Avec un corps version 3.0 capable de se transformer [...] à volonté et un cerveau majoritairement non biologique [...], la question de savoir ce qui est humain fera l'objet d'une reconsidération poussée. »

tient pour beaucoup à « la honte prométhéenne d'être soi » du penseur allemand Günther Anders (1902-1992), c'est-à-dire au sentiment d'insuffisance et à la dépression produite par un monde qui a éliminé l'homme au profit des machines, qui a fait prévaloir leur loi, en réduisant l'humain à l'élémentaire de schémas comportementalistes ou au simplisme d'explications neurobiologiques.

Dans ce qu'il a de plus positif, le posthumain, associé au programme transitoire d'une humanité augmentée (symbolisée par l'écriture H+), fonctionne comme un anxiolytique : il remédie à l'inquiétude existentielle moderne, telle que Alexis de Tocqueville avait prévu qu'elle se développerait dans les démocraties individualistes et de plus en plus désenchantées. Sous cet angle, il relève d'une hypermodernité réconciliatrice dans laquelle la valeur de dépassement de soi est associée à l'ambition de fusionner avec les machines issues du génie humain – des machines désormais capables de nous surprendre et de nous transfigurer.

Il faut aller plus loin dans le sens de cette élimination paradoxale des limites qui finit par dissoudre ce qu'elles contenaient. Avec la figure indéterminée du posthumain, le transhumanisme entretient jusqu'à un certain point le fantasme d'une maîtrise de l'évolution biologique – une maîtrise qui sollicite, pêle-mêle, l'eugénisme adaptatif de Francis Galton pour garantir que, transformés, nous saurons répondre aux exigences des machines ; la référence au biologiste Julian Huxley et

son contrôle néolamarckien de l'évolution ; le recours à une vulgate inspirée de Teilhard de Chardin pour donner à espérer l'avènement d'une Conscience déliée des pesanteurs du corps autant que du péché originel...

L'argumentaire emprunte aussi bien à la paléanthropologie qu'au néodarwinisme : l'évolution biologique a sélectionné *Homo faber* qui a développé une civilisation technicienne ; on se dit que la technique pourrait aujourd'hui s'appliquer rétroactivement à cette évolution aléatoire et lui imposer de sélectionner l'espèce qui émergera de ses réalisations.

Un inédit né d'une évolution darwinienne

Le transhumanisme s'imagine donc en passe de faire la démonstration de l'effet réversif de l'évolution darwinienne et de la coévolution de l'homme et de son milieu. Chaque réalisation technique apparaît comme l'introduction d'une variation soumise aux pressions sélectives d'un environnement de plus en plus contrôlé technologiquement ; cette variation est susceptible de laisser s'installer des mutations appelées à être indéfiniment dupliquées, de sorte qu'en émergera l'inédit finalement sélectionné dans le cours de l'évolution. On appellera cet inédit la « Singularité », le « Successeur », le « Point Oméga »..., comme on voudra. Mais il achèvera la transition et nous projetera dans le posthumain.

Toute utopie porte en creux la réalité d'une société invivable. Celle du post-

humain couve une humanité qui ne se supporte plus. Les limites que l'homme repousse sans cesse, parce qu'il est d'abord un être de défi, sont celles qui le conduiraient à tolérer la vulnérabilité et l'imperfection, faute desquelles il n'est pas de justifications aux communautés humaines.

Perfection, mais aussi solitude généralisée

La perfection signifierait en effet, pour le posthumain réalisé, une souveraine autosuffisance, mais aussi une solitude généralisée. À supposer naturellement que la perfection puisse être le lot commun, c'est-à-dire que les bénéfices de la technologie soient universellement distribués et autorisent l'enfermement de chacun en soi-même. L'utopie est sans doute là plus qu'ailleurs : dans la croyance en l'accès possible de tous à la médecine régénératrice, aux ressources en augmentation cognitive offertes par la neurobiologie et par la nanomédecine, dans la jouissance des technologies du virtuel... bref, dans l'élimination de toute fracture au sein de l'humanité.

Lorsqu'elles deviennent intenables, les illusions ne peuvent qu'engendrer le ressentiment, voire la violence. Déjà pointent certaines déceptions de taille : les démographes et les biologistes s'attendent à ce que les progrès de la longévité se tassent, les climatologues à ce que nous soyons exposés à des risques qui ne ménageront pas les nantis d'aujourd'hui, les économistes à ce que les crises deviennent endémiques et incontrôlables...

Des voix s'élèvent, par ailleurs, pour exprimer la conviction que le plus n'est pas forcément le mieux, ce qui constitue une objection aux perspectives valorisées par les transhumanistes : l'homme augmenté devrait vivre plus longtemps, être plus mobile, disposer d'une acuité visuelle et auditive supérieure, être doté de capacités de calcul accrues, d'un pouvoir de mémoriser étendu...

Et si l'utopie se délivrait de cette obsession de performance tellement en phase avec l'agitation de nos sociétés ? Et si l'augmentation changeait de régime pour servir la cause d'un homme qui sache mieux réfléchir, se confier à la beauté, inventer des histoires, éprouver et exprimer des émotions, jouir des œuvres de la pensée... ? ■